

UN ANGE PRÈS D'UN BERCEAU

(Humblement dédié à M. et Mme Cléophas Guimond à l'occasion de la naissance de leur enfant

Petit berceau, balance encor, toujours
Ce chérubin aux célestes amours ;
Vois, le sommeil, peuplé de rêves roses,
Verse ses dons sur ses paupières closes ;
Son pur esprit vient de laisser les Cieux
Pour reposer sur ton coussin soyeux.
Au sein de Dieu nous pleurons son absence,
Son chant si doux, sa candide innocence.
Petit berceau, balance encor, toujours
Ce chérubin aux célestes amours.

Ses yeux d'azur, sa bouche si coquette
Est, du printemps, la blanche pâquerette
Divinisant la fleur de coquetterie
Dont les reflets embaument ma Cité.
Heureuse mère, au Ciel est sa patrie,
Garde ici-bas sa jeunesse fleurie.
Jésus, un jour, réclamant ce trésor,
Vers l'Eternel il prendra son essor.
Conserve bien cette perle divine
Ornant jadis la céleste colline,
Que Jehovah féconda de sa main,
Formant d'un mot son gracieux écriin.
Tu ne sais pas l'immortelle couronne,
Que Dieu réserve auprès de la Madone,
En souvenir, à l'amour maternel :
Doux diadème au printemps éternel !
Tous ses fleurons sont tressés par ces anges
Dont votre amour veut orner nos phalanges.
Sans se laisser, ils cueillent vos soupirs
Et près de Dieu déposent vos vœux...

Petit berceau, suspends ton cours rapide
Que je m'inspire à ce tableau candide.
Ange, mon frère, ah, que ton front est beau !
Mon Dieu, merci pour ce divin cadeau.
Mon cœur brûlant veillera sur sa vie.
Je le promets, Jérusalem ravie
Retrouvera cet archange exilé
Pour l'applaudir sur son trône étoilé...
Enfant, ma main conduira ta nacelle,
Repose-toi sur ton gardien fidèle,
Dans ton regard se reflètent les Cieux ;
Frère, j'y vois, illuminant tes yeux,
Du Saint des Saints l'image glorieuse ;
Je crois ouïr la harpe harmonieuse
Jetant au loin ses sublimes accords,
Semant partout nos immortels transports.
O saint reflet, où j'admire sans cesse
De mon pays l'ineffable allégresse,
Qui fait briller, au sein du Paradis,
L'ardent éclat d'un éternel iris...
Ah ! Tu souris ! Est-ce un divin mensonge ?...
Ou bien, vois-tu ce délicieux songe
Berçant ton âme au milieu des vallons
Où ton doux vol, fuyant les aquilons,
Venait poser sur le front de Marie
Le pur amour de ta lyre attendrie ?
Est-ce Jésus dévoilant sa beauté
A ses élus ivres de volupté ?...
Comblé jadis de suprêmes délices,
Ton cœur encor veut offrir les prémices
De ce bonheur, qu'on ne goûte qu'au Ciel,
Paré des fleurs d'un amour fraternel.
Oui, si ce sol enchaîne ici ton âme,
Des Cieux ton cœur connaît encor la flamme.
Ta mère, enfant, guidant tes premiers pas,
Fera germer le bonheur en ses bras,
Et moi, ton ange, adoucissant la voie,
Frère chéri, je te dirai la joie
Que la vertu répand sur ce séjour
Que tout mortel acclame avec amour.
Suave enfant, clos ta blonde paupière,
Retourne au Ciel, palais de la lumière...

Petit berceau, berce ce chérubin
Qui n'a vu luire encor qu'un seul matin !
Mère, un baiser sur son front frais et rose,
Ne troublons plus ses yeux, sa bouche close.
Sans te quitter, protégeant ton sommeil,
Je priverai Dieu de bénir ton réveil ;
Au firmament je vois briller l'étoile
Perçant la nuit et son funèbre voile.
Dans un doux songe, ange, reprend ton vol,
Jésus t'attend, laisse un instant ce sol ;
Au Paradis l'appelle notre Reine
Viens dire adieu à son divin domaine...

Petit berceau, berce ce chérubin
Qui n'a vu luire encor qu'un seul matin.

NUIT D'ALARME

Ceci n'est pas une aventure bien héroïque.
Au contraire, les faits sont très vulgaires en eux-mêmes, mais ils présentent un concours de coïncidences qui m'ont assez bouleversé dans le temps pour mériter d'être racontés.

Bien des légendes se transmettent dans les familles de père en fils, qui sont certes loin d'avoir autant de plausibilité apparente.

Au commencement de l'été de 1885, j'avais pour voisin un beau-frère à moi ; et nos deux familles étant allées passer quelques semaines aux eaux de Saint-Léon, nous avions pris le parti tous deux, retenus que nous étions à la ville par nos affaires, de nous accommoder ensemble d'une seule cuisinière.

Elle habitait chez mon beau-frère, et c'est là que j'allais prendre mes repas.

De sorte que je passais la nuit seul chez moi.

Vous savez comme une maison est sonore quand elle est inhabitée ; le moindre bruit qui, dans un autre moment, serait imperceptible, prend, au milieu de ce silence d'isolement et de solitude, des proportions qui alarmant.

Un soir — il était six heures, et je me disposais à sortir de chez moi pour aller prendre mon dîner — j'entendis une suite de petits coups secs, vifs et rapides qui venaient de ma salle à manger, située à l'étage inférieur.

— Tiens, me dis-je à moi-même, qu'est-ce que cela peut bien être ?

Et j'écoutai plus attentivement.

Cela résonnait sonore, irrégulier, par saccades.

Je descendis, et j'ouvris la porte de la salle, qui était complètement close.

Rien.

Silence parfait.

Il me suffit d'un coup d'œil pour examiner partout. La salle était vide.

Je remontai, et j'allais prendre mon chapeau à sa patère, lorsque le même bruit recommença.

Cette fois je descendis sur la pointe des pieds, et je collai mon oreille à la porte.

C'était bien là.

J'ouvris de nouveau, mais malgré toute mon attention, mes recherches furent inutiles.

Il n'y avait là personne, j'en aurais juré mes

grands dieux, qui pût produire ce bruit, à moins que ce ne fût... un esprit frappeur.

Cette pensée me fit sourire ; mais je restai quelque peu intrigué tout de même.

L'absence des miens commençait à me peser ; des idées moroses m'avaient hanté toute la journée ; et je ne pus manger que du bout des lèvres.

Disons-le tout de suite, j'étais à l'un de ces moments où l'on a le cœur gros sans trop savoir pourquoi.

Vers la brune, accoudé à une fenêtre ouverte donnant sur la cour, je parlais à mon beau-frère de ce bruit singulier que j'avais entendu, lorsque retentit chez moi, un fort coup de sonnette.

La sonnette donnait dans ma cuisine, et comme nos deux maisons étaient contiguës, je ne pouvais me méprendre, — d'autant moins que la cuisinière vint à l'instant me dire : " Ou sonne, chez monsieur."

Je sortis, et montai rapidement l'escalier de mon vestibule extérieur. Le vestibule était vide.

Deux messieurs de mes connaissances étaient là causant sur le trottoir ; deux hommes d'âge, très sérieux, incapables de concevoir ou d'exécuter une mauvaise plaisanterie.

Ils m'affirmèrent que personne n'avait gravi les marches de mon perron.

Je revins chez mon beau-frère, intrigué de plus en plus.

Mais nous eûmes à peine le temps de faire quelques conjectures : dzing !... dziriding ! ding !...

Cette fois, c'était notre propre sonnette qui carillonnait.

Le coup était violent, la cuisinière montait quatre à quatre ; mais je ne l'attendis pas ; d'un bond je fus à la porte, qui était grande ouverte.

Il n'y avait personne !

Les deux messieurs étaient toujours là, à distance, mais en pleine vue, causant tranquillement.

Ils n'avaient pas aperçu un chat.

Cette fois, pas moyen de se le dissimuler, il se passait quelque chose d'anormal autour de nous.

La cuisinière était dans des transes : il devait y avoir quelqu'un de mort dans la famille, bien sûr.

Chez son ancien patron, rue Sherbrooke, la sonnette avait joué de cette façon, à une heure du matin, et un des parents de la famille était mort subitement à la même heure.

C'était un avertissement.

Et ainsi de suite.



Photo. Laprés & Lavergne

F.-X. Gingras A. Guay S. Phaneuf A. Dubreuil E. Choquette C. Senay N. Garceau D. Montplaisir A. Garceau
J. Tétrault T. Loiseleur L. Viens L.-N. Ostigny P. Phaneuf

GRUPE D'ANCIENS ÉLÈVES DE SAINT-CÉSARE

J. R. Legault